

L'apport de lumière naturelle en abondance dans les bâtiments fut l'une des grandes conquêtes hygiénistes de l'architecture moderne. Il semblait alors que cela constituait une avancée historique irréversible. Pourtant, en 1973, lorsque le premier choc pétrolier annonça brutalement la fin des Trente Glorieuses, cela se manifesta rapidement au niveau de l'éclairage naturel dans les bâtiments.

Ainsi, avec le nouvel intérêt pour les économies d'énergie qui apparut avec cette crise, les fenêtres généreuses de la décennie précédente cédèrent peu à peu la place à des ouvertures dont les dimensions diminuèrent progressivement jusqu'à devenir dérisoires. Les bâtiments s'épaissirent avec la généralisation de la ventilation mécanique. Les escaliers d'immeubles généreusement éclairés des décennies précédentes le furent bientôt par de sombres tubes cylindriques. Les salles de bains ressemblèrent de plus en plus à des placards aveugles. Les bâtiments de bureaux pâtirent également de cette évolution avec la disparition de la lumière naturelle dans les salles de réunions.

Cette tendance malheureuse fut naturellement confortée par les différentes normes et réglementations thermiques. Elle trouva donc naturellement sa traduction dans certains ratios qui figuraient – et que l'on retrouve d'ailleurs souvent, encore aujourd'hui – dans les programmes architecturaux. Il devint ainsi très difficile pour les architectes de proposer des alternatives à ce mouvement tendanciel profond.

C'est ainsi que naquit le mythe de la compacité, qui est le fruit d'une convergence fort opportune d'une préoccupation pour les économies d'énergie – réduites aux simples consommations de chauffage et indifférente à celles qui sont liées à l'éclairage, au rafraîchissement d'été... – et d'un intérêt bien compris pour les économies tout court.

Finalement, à partir de la fin des années 1990, les préoccupations relatives au développement durable auront contribué à mettre progressivement fin à cette spirale infernale. Aujourd'hui, les fenêtres ont globalement tendance à s'agrandir – à mesure que la qualité thermique des vitrages s'améliore – et à reprendre des proportions correctes, du moins lorsque le budget de construction le permet. La réglementation thermique n'est plus un obstacle puisqu'elle impose

désormais des proportions minimum de surfaces vitrées dans les bâtiments. Les cahiers des charges élaborés par les maîtres d'ouvrage témoignent de plus en plus de leur intérêt pour la lumière naturelle dans les bâtiments. Tout cela semble annoncer la remise à l'honneur imminente de la lumière naturelle dans les cages d'escaliers et les salles de bains.

Pourtant, la mutation des volumétries des bâtiments qui permettrait cette reconquête de la lumière se fait toujours attendre. Les règlements d'urbanisme imposent en effet souvent des gabarits patauds de bâtiments préformatés à partir d'études de faisabilité réalisées selon des habitudes anciennes et indifférentes à cette préoccupation lumineuse.

C'est ainsi que fleurissent des écoquartiers composés de bâtiments dont les gabarits sont semblables à ceux des décennies précédentes, et qui possèdent par conséquent une proportion importante de locaux aveugles.

Pour sortir de cette situation, il faudrait que les outils de régulation de la forme urbaine soient moins étriqués et laissent une plus grande marge de manœuvre aux concepteurs de bâtiments. Il ne s'agit pas en effet de proscrire la construction de bâtiments conçus selon un modèle bien établi depuis des décennies, mais de ne pas exclure les propositions alternatives qui pourraient émerger et d'encourager la créativité des architectes, tout en assurant la maîtrise de l'impact des constructions sur l'espace public et sur les constructions voisines. Il y a là un chantier passionnant qui nécessite la mise en place de nouveaux outils, sans doute moins prescriptifs et plus performentiels.